



Guégan Henri : Né le 14-05-1882 à Morlaix ; 1905, prêtre ; 1908, étudiant à Paris ; 1910, professeur au collège de Lesneven ; 1911, vicaire à Saint-Martin de Brest ; 1919, professeur à l'école Saint-Yves de Quimper ; 1933, vicaire à Plabennec ; 1934, recteur de Locmaria-Quimper ; 1942, doyen honoraire ; décédé le 19-01-1955.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1955 p. 452-455.



M. l'abbé Henri Guégan, Recteur de Loc-Maria-Quimper.

C'est à peu près à cette date que M. l'abbé Guégan aurait célébré le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale. Le sermon dit « de circonstance » à l'église, les discours familiers à la table des ses invités auraient, chacun dans sa tonalité propre, essayé de retracer les étapes de sa vie. Cette notice nécrologique ne peut suppléer aux uns et aux autres. La mort rend l'homme à son intimité où les qualités superficielles et les succès apparents ont peu d'importance en regard de la fidélité essentielle que Dieu seul connaît. L'on ne prétendra pas saisir à cette profondeur l'âme du prêtre discret qui, par timidité et par éducation, a masqué à beaucoup ses qualités de cœur et d'esprit.

Henri Guégan est né en 1882, à Morlaix, d'une famille bourgeoise. Son père était pharmacien. L'on sait la maison confortable, retirée derrière un jardin, qui abrita ses premières années. Très jeune, il perdit sa mère. Cette privation marque, à son insu, un jeune enfant et pour toute sa vie. Les autres affections y suppléeront ; elles ne la remplaceront pas. A partir de ce moment, il vécut, avec une sœur cadette, chez sa tante, dans une aisance très large, et une sérénité protégée par d'épais murs de pierre et un jardin surplombant. Une vocation sacerdotale séculière naît assez rarement dans une atmosphère aussi douillette pour que le fait mérite d'être consigné. Elle suppose un certain esprit de détachement qui saura, un jour, porter dignement une pauvreté réelle. La paroisse de Saint-Martin-des-Champs lui fut toujours chère. Il aima y venir passer ses vacances de collégien, de séminariste, puis de professeur, se mêlant aux activités de ses confrères jusqu'au patronage de vacances.

Après ses classes primaires à l'Ecole des Frères de la rue Gambetta, il entra au collège de Léon. Il y prit rang dans un cours qui regroupa des élèves reconnus brillants, dont plusieurs ont été des prêtres éminents : Edouard Mesguen, évêque de Poitiers ; Joseph Tanguy, professeur au Grand Séminaire, recteur de Pont-Aven, mort comme un saint en déportation ; Jean Jacq, professeur de philosophie au collège de Saint-Pol, mort recteur de Plouider. Les palmarès proposent leurs classements annuels à ceux qui voudraient définir des valeurs par les succès scolaires.

Après l'année de philosophie et de baccalauréat, il entra au Séminaire de Quimper, y passa quatre années et accompagna à Rome l'abbé Joseph Tanguy, son ami, que le diocèse y députait. Le Séminaire Français préparait les prêtres professeurs des Séminaires diocésains. Les cours de « la Grégorienne », suivis avec régularité pendant trois ans, permettaient, après examens et sans thèse, d'obtenir le grade de docteur en théologie. M. Guégan fut reçu docteur. Ceux qui ont bénéficié de ce séjour romain apprécient plus encore que le grade académique la culture « humaniste » et chrétienne que leur a donnée la fréquentation des souvenirs archéologiques de la Rome antique et pontificale. M. Guégan profita largement de ces occasions et en gardait le sens esthétique affiné qui en fit un membre actif de la Société Archéologique du Finistère. C'est à Rome qu'il reçut le sous-diaconat et le diaconat. Il fut ordonné prêtre à Quimper en 1905.

Heureuse époque où la surabondance de clergé donnait des loisirs de formation personnelle !

M. Guégan demeura une année à Morlaix avant de se rendre à l'Institut Catholique de Paris où il prépara, ces deux ans, la licence en philosophie universitaire. Le double titre de docteur et de licencié semblait l'adapter à la fonction de professeur de Séminaire. A cette époque de remous intellectuel, un esprit naturellement modéré le tenait à l'écart des erreurs sans le laisser indifférent au zèle dont elles procédaient. Mais c'est à Lesneven qu'il commença son ministère d'enseignement, et dans une classe de Sixième. C'était à coup sûr, une erreur d'aiguillage : rien de plus difficile qu'une classe de Sixième sinon à intéresser du moins à tenir ; l'indulgence que trahit une voix qui veut être autoritaire n'inspire pas toujours aux enfants la crainte révérencielle salutaire.

Il devint vicaire à Saint Martin de Brest, en 1908 jusqu'en 1917. Benjamin des vicaires avec M. Sibiril, mort curé de Saint Pol de Léon, il eut à diriger le patronage des garçons. Il n'aimait pas spécialement les exercices sportifs et gymniques ; il défila cependant avec la société « l'Avenir ». Il n'était pas né orateur ; il anima avec bonheur les répétitions de théâtre. Il préféra l'aumônerie des cercles d'étude d'A.C.J.F. Les deux directeurs de Patronage, unis en une équipe avant la lettre, très fraternelle, se complétaient admirablement. Tous deux, dans le milieu mêlé d'élèves de l'école paroissiale et de l'école publique, découvraient des vocations sacerdotales.

M. Guégan mettait, avec discrétion, au service du recrutement diocésain ou même religieux, son patrimoine pour l'époque très opulent. C'est ainsi que le collège de Saint-Pol, choisi par une fidélité des deux vicaires, compta jusqu'à sept et huit élèves qui ne surent jamais quelle fut, dans leurs études, la participation de leur famille, du collège ou de leur clergé paroissial.

La guerre de 14-18 convoqua M. Guégan pour un service auxiliaire. Franchement, l'uniforme ne lui seyait pas. Et la vie du soldat en campagne, quand il partit en 1918 pour la zone des armées, éprouva assez sa santé pour qu'il fût renvoyé dans ses foyers. On se souvint qu'il était, par ses diplômes en mesure d'enseigner. Et il occupa la chaire de philosophie de l'Ecole Saint-Yves. Un esprit très vif, qui se révélait dans les propos de table, dominait mal une timidité et une délicatesse foncières. Les élèves, voire de Philosophie, ne sont pas toujours accessibles à l'esprit de finesse sur lequel ils dissertent. Ils vénèrent les enseignements géométriquement pensés et promulgués d'autorité. La référence à un manuel peut passer à leurs yeux pour absence de pensée personnelle alors qu'elle veut être une préparation efficace à l'examen qui est assez souvent leur seule ambition en matière de culture. Mais le dialogue est possible avec des auditoires restreints et, même s'il échappe au programme, il garde valeur de formation. Ses anciens élèves lui ont témoigné leur reconnaissance dans les réunions de l'Amicale où il aimait lui-même les retrouver.

Après quinze années d'enseignement, le moment lui sembla venu de reprendre, à titre de chef de paroisse, le ministère qu'il a peut-être toujours regretté. Une aumônerie lui fut proposée à Brest. Il préféra se soumettre à l'épreuve de l'étude de la langue bretonne qu'il ne connaissait pas de

naissance, qu'il n'avait pas eu l'occasion dans ses places successives de pratiquer. A cinquante ans il devint vicaire auxiliaire à Plabennec. Il n'eut pas le temps de progresser. E, 1934 il remplaça M. le chanoine Guéguen à la paroisse de Loc-Maria-Quimper. Mais il n'appartenait pas comme son prédécesseur, au Chapitre cathédral. En revanche, il lui succéda dans les offices d'examineur aux épreuves orales des séminaristes, jeunes prêtres et futurs recteurs. Ceux qui furent soumis à son jugement se rappellent peut-être l'embarras dans lequel un candidat audacieux peut mettre un examinateur scrupuleux d'exactitude adossée au témoignage du manuel à portée de main. M. Guégan avait assez d'ironie pour éviter l'affectation d'un universel savoir.

Il était plus à l'aise dans sa petite paroisse urbaine de Loc-Maria, dont l'église romane, sobre et pure, était sa fierté. Il l'a entretenue avec goût et ferveur ; lui-même, lui seul, très souvent, jusqu'au jour où les religieuses de l'école lui assurèrent aide. Sa délicatesse lui fit trouver des auxiliaires précieux pour le chant. Les cérémonies étaient toujours marquées de dignité. Prêtre isolé, à côté de la cathédrale qui attirait ses paroissiens par ses multiples messes à des heures plus favorables, qui drainait ses jeunes gens dans des œuvres vivantes, il s'attacha plus aux confréries de piété qu'aux mouvements d'Action Catholique qu'un vicaire dominical d'abord, qu'un vicaire titulaire ensuite eurent pour tâche de fonder. Il n'eut de cesse qu'il n'eût obtenu son école paroissiale de filles, spacieuse et solide.

Ce que ses meilleurs paroissiens auront aimé en lui c'est la modestie de leur recteur et un zèle vrai qui se heurta peut-être encore en lui à ce fond de réserve naturelle pour entreprendre. Il les a plus enseignés par son exemple que par sa parole que la chaire paralysait. Et l'on aura remarqué le contraste entre le cadre bourgeois des salles du presbytère, héritage et souvenir de cette tante, qui lui avait servi de mère et qui y vint passer ses dernières années et mourir, et la pauvreté de la vie qu'il y mena, surtout aux dernières années de son rectorat. Il aimait les voyages ; il n'eut jamais d'automobile personnelle. Il aimait rendre visite ; il n'a pas pu souvent recevoir. Ce sera un secret entre Dieu et lui que l'emploi de sa fortune, considérable, éprouvée par les dévaluations et les charges, mais que ses générosités cachées ont aussi rendue à sa destination providentielle.

Tel fut ce prêtre qui, par son éducation et les moyens de culture dont il put et sut profiter, semblait destiné à une activité intellectuelle remarquée, et qui avec modestie, cette forme de la timidité devenue vertu, aima la fonction de vicaire, supporta celle de professeur, assumait avec courage celle de recteur de Loc-Maria-Quimper.

*En la fête de Saint Henri 1955.*

J. M.

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 29/07/1955, p. 452.*